

véritable gibier de nos Quêteurs de bons Partis. A peine y a-t-il, dans la Ville, un jeune homme haut de six piés, qui n'ait passé en revête deyant l'une ou l'autre de nos riches Veuves. Le Cupidon de (r) Hudibras, qui

Planta le piquet sur la terre
Qu'une Veuve avoit pour Douaire,

s'occupe tous les jours à lancer des dards & à blesser des cœurs. Mais on doit avouer que les Veuves ont tant de subtilité, qu'on peut les abandonner à leur propre conduite; & si elles s'engagent dans quelque fausse démarche, elles n'en sont responsables qu'à elles-mêmes. Les jeunes créatures innocentes, qui n'ont aucune expérience du monde, sont celles sur-tout que je voudrois mettre à l'abri du danger. La surprise d'une de celle-ci mériteroit, selon moi, d'être punie comme un rapt. Lorsque le jugement n'est pas formé, il n'y a point de choix; & je ne saurois concevoir pourquoi l'acte de séduire une fille qui n'a pas

(r) Voyez ce qui est dit de ce Poëme dans le Journal Littéral de la Haye Tom. IX. Part. I. pag. 185.

atteint l'âge de discrétion, seroit moins criminel que celui de la duper avant qu'elle ait dix ans.

L.

IX. DISCOURS.

Quod huic officium, quæ laus, quod decus erit tanti, quod adipisci cum dolore corporis velit, qui dolorem summum malum sibi esse persuaserit? Quam porro quis ignominiam, quam turpitudinem non pertulerit, ut effugiat dolorem, si id summum malum esse decreverit?

Cic. Tuscul. Quæst. L. II. c. 6.

Si un homme est persuadé que la douleur est le souverain mal; quel devoir, quelle vertu, quel acte honorable voudra-t'il pratiquer, s'il ne peut en venir à bout sans s'exposer à la douleur? D'un autre côté, quelle honte, quelle infamie n'endurera-t'il pas, pour éviter un si grand mal?

Les hommes sont ordinairement si foibles qu'ils ont besoin d'être affligés pour conserver leur bon sens & ne pas extravaguer. Triste & accablante réflexion! Il n'y en a point d'heureux, Des effets que la Profperité & l'Adversité ont d'ordi-

naire sur les & ceux qui vivent dans la prospérité, hommes. éblouis de l'éclat qui les environne, ne pensent jamais à l'inconstance de la fortune, ou plutôt à la main invisible du souverain Dispensateur de toutes choses. Mais une ame noble & généreuse, qui s'occupe des idées de l'avenir, trouve petits les maux qui lui arrivent; au lieu qu'elle est pénétrée des accidens qui affligent les autres. Si le plus criminel de tous les hommes subit la mort avec courage, il excite la pitié de tous les assistans, non pas à cause que son état est déplorable, mais parce qu'il ne le déplore pas lui-même. Nous souffrons pour celui qui est moins sensible à sa misère, & nous avons du penchant à mépriser celui qui succombe sous le poids de ses disgrâces. D'un autre côté, un esprit calme & en bonne assiette regarde du haut en bas ceux qui sont enflés de la prospérité: il ne leur porte aucune envie; mais il a quelque honte de leur foiblesse, & de voir qu'ils oublient si bien l'état où la nature les a mis, que la tête leur tourne d'abord que les afflictions, qui sont le partage de tous les hommes, leur donnent quelque répit. Celui-là donc qui ne veut pas jeter la vue sur un malheureux, quoiqu'hum-

ble & modéré dans sa disgrâce, & qui craint l'affliction comme la peste, n'est qu'une victime qui s'engraisse pour le jour du sacrifice, & qui est d'autant plus digne de sentir la misère qu'il cherche à l'éviter.

Un de mes amis, chez qui je me trouvai la nuit passée, entâma un discours qui marquoit, selon moi, qu'il a beaucoup de discernement. Il observa que toutes les fois que nous rentrons en nous-mêmes, pour examiner quelle est la véritable grandeur de la nature humaine, nous voyons qu'elle consiste à souffrir de bonne grace pour une juste cause. On nous dépeint toujours les Héros au milieu des embarras, du trouble & de l'adversité: on diroit qu'ils aiment les périls, & qu'ils les recherchent avec ardeur pour le service du genre humain. Nous sommes si convaincus, ajouta mon ami, qu'il faut un mérite extraordinaire pour souffrir en patience les grandes calamités, que les Auteurs des Romans, lorsqu'ils veulent tracer les caractères les plus sublimes, les relèvent par ce qu'il y a de plus terrible dans la nature. Ils forment de nouveaux monstres, des dragons & des géans, afin que leurs Héros les combattent. Où le danger finit,

le Héros disparoît ; d'abord qu'il a gagné un empire, ou obtenu sa Maîtrise, tout ce qui vient ensuite est indigne d'attention & ne mérite pas d'être lu. Mon ami poussa jusqu'à dire, qu'il n'appartient qu'à des Êtres supérieurs à l'homme de jouir du bonheur sans aucun mélange, & que, dans l'état où nous sommes, on ne voit point d'héroïsme qui ne soit accompagné de quelque infortune.

Il est certain que nous avons tout sujet de nous préparer à soutenir les revers & les accidens auxquels cette vie est exposée. Mais, au lieu de nous affermir à cet égard, nous ne songeons qu'aux plaisirs & à la joie, qui nous amolissent le courage, & qui énervent toute la force de nos ames, seule capable de nous protéger aux heures de la tentation. La recherche constante des plaisirs des sens ne quadre point du tout, & a même quelque répugnance avec la nature de l'homme. Il y a une vivacité assez modeste dans (f) l'Ode qu'*Horace* écrit à *Dellius*, & où il lui dit : » Que la pen-
» sée de la mort le doit faire souvenir
» de conserver, en tout, une grande

(f) C'est la III. du Liv. II. Voyez le commencement.

égalité

» égalité d'ame, dans l'adversité de même que dans la prospérité ; qu'une
» joie modérée doit toujours balancer
» en lui tout ce que l'une & l'autre fortune peuvent avoir d'extraordinaire ». Cette modération n'est que pour les hommes d'un esprit sublime, qui jouissent de toutes les douceurs de la santé & de tous les autres avantages de la vie, comme s'ils devoient les perdre à tout moment ; & qui les résignent avec cette grandeur d'ame, qui prouve qu'ils en connoissoient bien la valeur & la durée.

L'indifférence pour le plaisir nous aide à supporter la douleur : sans un tel secours, l'esprit se trouve accablé par un accident imprévu : mais celui qui n'a jamais abusé de la prospérité, a toujours la consolation de sentir, au milieu des plus cruels desastres, que leur poids n'est pas aggravé par le souvenir de sa vie passée. (t) *Cicéron* nous raconte un trait d'histoire, qu'il avoit appris de *Pompée*, & qui nous donne un échantillon de la manière agréable dont les gens d'esprit & les Philosophes de l'Antiquité adoucissoient les maux de la vie par la force de la raison. » *Pompée*, arrivé à

(t) *Tuscul. Quæst.* Liv. II. c. 25.

Tome IV,

D

» Rhodes & curieux de voir le célèbre
 » Philosophe *Posidonius*, lui rendit visi-
 » te ; mais sur ce qu'il le trouva détenu
 » au lit par la goûte, il lui marqua du
 » chagrin de ce qu'il ne l'entendrait pas
 » discourir. A quoi le Philosophe répon-
 » dit, *Vous pouvez m'entendre, & je ne*
 » *souffrirai pas que la douleur soit la cau-*
 » *se qu'un aussi grand Homme m'ait visité*
 » *inutilement.* Là-dessus il se mit à rai-
 » sonner fort au long sur le Dogme fa-
 » voris des *Stoiciens*, qui disent que la
 » douleur n'est pas un mal ; & il s'écria
 » souvent, au milieu de son discours,
 » lorsque la goûte le tourmentoit, O
 » douleur ? douleur ! tu as beau faire, tu
 » n'avances rien ; quelque rude que tu pa-
 » roisses, je n'avouerai jamais que tu sois
 » un mal.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur
 certains pe-
 rits défauts
 où tombent
 quelques
 Ecclésiasti-
 ques.

» Après avoir lû plusieurs de vos *Dis-*
 » *cours*, où vous témoignez vous inté-
 » resser à tout ce qui regarde l'honneur
 » des *Ecclésiastiques*, au soin qu'ils doi-
 » vent prendre d'observer toutes les
 » bienfaisances que leur caractère deman-
 » de, & sur-tout de faire le Service pu-
 » blic avec zèle & dévotion ; je suis

» d'autant plus encouragé à leur adres-
 » ser ici mes plaintes à l'égard de cer-
 » taines phrases qu'un petit nombre de
 » Prédicateurs employent dans leur Prie-
 » re avant le Sermon, & qui ne sont
 » pas de mon goût. Par exemple, ils y
 » donnent à quelques grands Seigneurs
 » des titres honorables qui leur sont dûs
 » à la vérité, suivant le rang qu'ils tien-
 » nent dans le monde, mais que je ne
 » crois pas bien placés dans nos prieres.
 » N'est-ce pas une contradiction de di-
 » re, (*u*) *Illustres, très-révérands &*
 » *très-honorables pauvres & indignes pé-*
 » *cheurs* ? Ces épithètes, qui servent à
 » distinguer les hommes, ne convien-
 » nent qu'à l'état où nous sommes ici-
 » bas, & n'auront aucun lieu dans le
 » Ciel. Aussi ne les voit-on pas dans la
 » Liturgie, qui devoit servir de modé-
 » le aux prieres de nos *Ecclésiastiques*. Il
 » y a une autre expression, dont je ne
 » dirois mot, si je ne l'avois entendue
 » employer bien des fois, devant une
 » assemblée très-judicieuse, pour servir
 » d'introduction à la dernière demande
 » d'une priere, & qui est conçue en ces
 » termes : (*x*) *O ! que le Seigneur ne se*

(*u*) Voyez Tom. III. pag. 138.

(*x*) *Gen. Ch. XVIII. 32.*

» mette point en colere , & je ne parlerai
 » que cette seule fois. Vous diriez là-des-
 » sus qu'il n'y a point de différence en-
 » tre l'acte d'Abraham , qui n'avoit pas
 » ordre , du moins que nous sachions ,
 » d'intercéder pour Sodome , & le nô-
 » tre , lorsque nous demandons à Dieu
 » tout ce qui nous est nécessaire appuyés
 » de son autorité. Ainsi ces Prédicateurs
 » auroient plutôt sujet de craindre sa co-
 » lere , s'ils ne lui adressoient pas de pa-
 » reilles demandes. Une autre imagina-
 » tion , qui me paroît assez grotesque ,
 » est lorsqu'un jeune homme veut nous
 » faire connoître la personne qui l'a ho-
 » noré de (y) l'écharpe dont sa robe est
 » ornée , qu'il s'adresse à Dieu , & qu'il
 » lui dit , dans une espèce de parenthé-
 » se , *Bénie , Seigneur , la très-honorable*
 » *Comtesse de ***** , puisque mon devoir
 » m'oblige à te prier pour elle. N'est-ce

(y) C'est une bande de Tafetas , ou de
 Crêpe , lorsque celui qui la porte est en deuil ,
 large d'une aune ou environ , & à laquelle on
 fait quelques plis , qu'on attache par le mi-
 lieu autour du cou de la robe , dont les bords
 pendent de l'un & de l'autre côté , sur le devant
 presque aussi bas que la fourane. Elle sert à dis-
 tinguer les Docteurs en Théologie , & les Cha-
 pelains ou les Aumoniers des autres Ecclé-
 siastiques.

» pas la même chose que s'il disoit à
 » Dieu ? *Béni-la , Seigneur , car tu fais*
 » *que j'ai l'honneur d'être son Chapelain.*
 » Je suis , &c.

T.

J. O.

 X. DISCOURS.

Exigite , ut mores teneros ceu pollice ducat ,
 Ut si quis cera vultum facit.

Juv. Sat. VII. 237.

Dites - lui bien : rendez mon fils docile &
 traitable , qu'il soit comme la cire molle
 entre nos mains.

MONSIEUR,

» **P**our m'acquitter de la promesse Lettre sur l'Education de la Jeunesse.
 » que (z) je vous fis en dernier
 » lieu , vous trouverez ici quelques nou-
 » velles pensées sur l'éducation de la jeu-
 » nesse , & j'examinerai d'abord cette
 » fameuse question , savoir , *Laquelle*
 » *des deux est préférable , ou celle qu'on*
 » *reçoit dans une École publique , ou celle*

(z) Voyez ci-dessus Discours VII. p. 60.

D iij

» qu'un Précepteur donne en particulier.

» Les plus grands Hommes de pres-
» que tous les siècles ont été d'un avis si
» différent à cet égard, qu'après avoir
» allégué les principales raisons de part
» & d'autre, je laisserai à chacun le soin
» de se déterminer là-dessus de la ma-
» nière qu'il l'entendra.

» Les Romains, comme nous l'appre-
» nons de Suetone, croyoient que les pe-
» res devoient élever eux-mêmes leurs
» enfans, & Plutarque nous dit, dans
» la Vie de Marc Caton, qu'aussi-tôt que
» son fils fut d'un âge à raisonner un
» peu, Caton ne voulut jamais permet-
» tre qu'un autre que lui-même l'ensei-
» gnât, quoiqu'il eût alors chez lui un
» domestique nommé Chilon, qui étoit
» habile Grammairien, & qui avoit inf-
» truit quantité de jeunes gens.

» Les Grecs au contraire sembloient
» avoir plus de penchant pour les Ecoles
» publiques & les Seminaires.

» L'instruction donnée en particulier
» promet la vertu & une bonne éduca-
» tion : une Ecole publique inspire de la
» hardiesse, & fait bientôt connoître les
» manières du monde.

M. Locke, dans son fameux Traité
» sur l'Education des Enfans, avoue qu'il

» y a des inconvéniens à craindre de
» part & d'autre : (a) Si je garde, dit-
» il, mon enfant à la maison, il court
» risque de s'y donner des airs (b) d'un
» jeune Maître ; & si je l'envoie hors de
» chez moi, il est presque impossible de le
» garantir de la contagion du vice & de
» l'impolitesse qui régne par-tout. Peut-
» être qu'il conservera mieux son innocence
» au logis, mais il sera plus ignorant dans
» les affaires de la vie, & plus ni ais lors-
» qu'il paroîtra dans le monde. Avec tout
» cela cet habile Ecrivain se détermine
» pour l'éducation domestique, parce

(a) Voyez pag. 101. de la belle Traduction
que M. Coste a faite de cet Ouvrage, & qui
a été imprimée à Amsterdam, chez H. Schelte,
en 1708. Il en a paru en 1733. une quatrié-
me Edition, revûe & corrigée par M. Coste,
à Amsterdam chez H. Uytwerf. Du reste j'ai sui-
vi mot pour mot l'Anglois que mon Auteur
cite, & qui me paroît un peu différent de la
Traduction de M. Coste.

(b) M. Locke fait sans doute allusion ici
à la coutume reçue en Angleterre, où les Do-
mestiques donnent le ricre flateur de *young*
Master, ou de *jeune Maître*, aux garçons de
bonne famille, pendant qu'ils sont encore en
bas-âge. Coutume, que M. Locke n'approu-
voit pas selon toutes les apparences, & dont
il semble, par ce seul mot, vouloir insinuer
le ridicule.

» qu'il est plus difficile d'acquérir la ver-
 » tu que la connoissance du monde, &
 » que le vice est plus opiniâtre & plus
 » dangereux que la simplicité : outre
 » qu'il ne voit pas pour quelle raison
 » un enfant conduit avec prudence ne
 » pourroit pas se munir de la même har-
 » diesse chez son pere, que dans une
 » Ecole publique. Il donne ainsi avis
 » aux peres d'accoutumer leur fils à voir
 » les Etrangers qui vont chez eux, de
 » les produire dans les visites qu'ils ren-
 » dent à leurs voisins, & de les faire
 » causer avec des gens d'esprit & polis.

» On objectera peut-être là-dessus,
 » que ce n'est pas la seule chose néces-
 » saire, & qu'à moins que les enfans ne
 » s'entretiennent avec leur égaux, soit
 » pour l'âge ou les talens naturels, il ne
 » sauroit y avoir aucun lieu à l'émula-
 » tion, ni aux autres passions les plus
 » vives de l'esprit, qui pourroit devenir
 » insensible & stupide, s'il n'étoit quel-
 » quefois agité par leur mouvement.

» Un des plus célèbres Ecrivains que
 » notre Nation ait produit, observe
 » qu'un jeune garçon, qui forme des
 » partis & se rend populaire dans une
 » Ecole ou dans un Collège, ne man-
 » queroit pas de jouer le même rôle dans

» un Sénat ou dans un Conseil privé.
 » D'ailleurs M. *Osburn*, qui parle en
 » homme versé dans les affaires du
 » monde, soutient que le projet de vo-
 » ler du fruit dans un verger, bien
 » trâmé & bien exécuté, élève insensibi-
 » lement un jeune garçon à la pruden-
 » ce & au secret, & le rend capable de
 » choses plus importantes.

» En un mot, l'éducation domestique
 » semble être la voie la plus naturelle
 » pour former un jeune homme à la ver-
 » tu, & celle du Collège pour le rendre
 » propres aux affaires. La premiere pour-
 » roit fournir un bon sujet à la Répu-
 » blique de *Platon*, & l'autre un digne
 » membre pour une société abandon-
 » née aux artifices & à la corruption.

» Cependant il faut avouer que le
 » Maître d'une Ecole publique, ou le
 » Régent d'une Classe, a quelquefois
 » tant de jeunes garçons à instruire, qu'il
 » ne sauroit donner à chacun tous les
 » soins requis. Avec tout cela, c'est
 » l'erreur dominante de notre siècle, où
 » l'on voit que la plupart des peres, qui
 » voudroient tous que leurs fils devin-
 » sent habiles, ne jugent pas à propos
 » d'encourager un honnête homme à
 » prendre soin de leur éducation.

» Il est vrai que , depuis quelques an-
 » nées , on a remédié à ce défaut dans
 » nos grandes Ecoles ; en sorte que nous
 » voyons aujourd'hui à leur tête non
 » seulement des Gens d'esprit & capa-
 » bles , mais aussi des Sou-maitres ha-
 » biles & experts. D'ailleurs , manque
 » d'établir le même ordre dans ces pe-
 » tits Seminaires à la Campagne , on
 » voit quantité de bons Esprits se per-
 » dre.

» Je panche d'autant plus à le croire ,
 » que je l'ai éprouvé moi-même sous
 » deux Maîtres campagnards , l'un &
 » l'autre fort indignes de l'emploi qu'ils
 » avoient pris. Le premier m'imposoit
 » des tâches bien au-dessus de mes for-
 » ces , quoique je ne fusse pas un des
 » moindre , s'il m'est permis de le dire ,
 » & il me traitoit cruellement pour n'a-
 » voir pas fait l'impossible. L'autre étoit
 » d'une humeur bien différente ; & un
 » Ecolier , qui vouloit s'acquitter de ses
 » messages , laver sa caffetière , ou son-
 » ner la cloche , pouvoit se dispenser ,
 » tant qu'il le jugeoit à propos , de lire
 » ses Auteurs Classiques. J'y ai connu un
 » jeune drôle , qui souvent ne rendoit
 » pas sa tâche , sous prétexte qu'il avoit
 » aidé à la Cuisiniere , & c'étoit une

» excuse légitime. Il y avoit aussi le fils
 » d'un Gentilhomme du voisinage , qui y
 » demeura cinq ans , dont il passa la plus
 » grande partie à promener ou aller
 » abreuver la haquenée grise de notre
 » Maître. Pour moi , qui ne daignois
 » pas m'attirer ses bonnes grâces par des
 » services de cette nature , je devins le
 » plus habile , & je fus le plus maltraité
 » de tous les Ecoliers.

» Pour finir ce *Discours* , je relèverai
 » un avantage qui se trouve dans les
 » Ecoles publiques , & dont *Quintilien*
 » a parlé , je veux dire que nous y con-
 » tractons souvent des amitiés qui nous
 » sont fort utiles dans la suite. Je vous
 » en donnerai un exemple connu de bien
 » des personnes , & que vous ne devez
 » point du tout révoquer en doute.

» Tous ceux qui ont fréquenté l'Eco-
 » le de *Westminster* savent qu'il y a un
 » rideau , qui traverse par le milieu la
 » grande chambre où elle se tient , &
 » qui sépare l'Ecole haute de la basse. Il
 » arriva un jour , par malheur , qu'un
 » Etudiant déchira ce rideau. La sévé-
 » rité du (c) Maître étoit si bien connue ,

(c) Il s'appelloit *Eusby* : il étoit Docteur en
 Théologie , & il mourut fort âgé sous le Roi
Guillaume.

» que ce jeune garçon , d'un naturel
 » doux & timide , desespéroit d'en ob-
 » tenir le pardon , & qu'il trembloit
 » depuis la tête jusqu'aux piés , dans la
 » crainte du châtement qui lui seroit in-
 » fligé. Alors un ami qu'il avoit à son
 » côté , lui dit de ne s'allarmer pas , &
 » qu'il prendroit sa faute sur lui-même.
 » En effet , il lui tint parole. Ces deux
 » amis devenus hommes , lorsque la
 » Guerre civile éclata , embrasserent dif-
 » férens Partis ; l'un suivit celui du Par-
 » lement , & l'autre celui du Roi.
 » L'Etudiant qui avoit déchiré le ri-
 » deau tâcha de s'avancer dans les Em-
 » plois civils , & l'autre , qui en avoit
 » subi la peine , dans les Emplois mili-
 » taires. Le premier eut un si heureux
 » succès , qu'il devint bientôt un des Ju-
 » ges sous *Cromwel*. L'autre s'engagea
 » dans la fatale expédition de *Penruddok*
 » & de *Groves* à l'Ouest de l'*Angleterre*.
 » Il seroit sans doute inutile de vous
 » rapporter ici en détail le succès de cet-
 » te entreprise. Tout le monde fait que
 » le Parti du Roi y fut mis en déroute ,
 » & que tous leurs Chefs , entre lesquels
 » étoit le généreux Ecolier , furent em-
 » prisonnés à *Exeter*. Il arriva que son
 » ami fut alors envoyé à l'Ouest pour y

» tenir les Assises & y administrer la Jus-
 » tice. Le procès des Rebelles , comme
 » on les appelloit en ce tems-là , fut bien-
 » tôt instruit , & il ne restoit plus qu'à
 » prononcer la Sentence , lorsque le Ju-
 » ge , à l'ouïe du nom de son ami , qu'il
 » n'avoit pas vû depuis bien des années ,
 » & après l'avoir considéré avec plus
 » d'attention , lui demanda s'il n'avoit
 » pas étudié dans l'Ecole de *Westmins-*
 » *ter* ? Par sa réponse , il vit d'abord que
 » c'étoit le même bon ami , qui s'étoit
 » chargé de sa faute. Là-dessus il ne té-
 » moigna rien , mais il se rendit au plus
 » vite à *Londres* , où il employa si heu-
 » reusement son crédit auprès de *Crom-*
 » *wel* , qu'il sauva son ami du triste sort
 » qu'eurent ses infortunés complices.

» Le Gentilhomme qui fut sauvé de
 » cette maniere par la reconnoissance de
 » son ancien camarade d'école , fut en-
 » suite pere d'un fils , qu'il vit élevé aux
 » Charges de l'Eglise , & qui en possède
 » aujourd'hui avec honneur une des plus
 » hautes dignités.



 XI. DISCOURS.

Libertas : quæ sera, tamen respexit inertam.
 VIRG. Eclog. I. 28.

L'amour de la liberté, qui malgré ma négligence passée, m'est venu à la fin, quoiqu'un peu tard.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur l'inaction & la perte du tems.

» SI vous trouvez plus de goût à la
 » lecture d'une Lettre qui contient
 » de véritables griefs, j'ai quelque rai-
 » son d'espérer que celle-ci sera bien ve-
 » nue auprès de vous ; & si la perte du
 » tems est la plus irréparable de toutes,
 » il faut avouer que les regrets qu'on en
 » témoigne, sont des plus légitimes. Le
 » bonheur d'avoir secoué le joug d'une
 » longue indolence, & l'envie que j'ai
 » de résister à toutes les séductions de la
 » paresse, m'obligent de vous appeler à
 » mon aide. Le trouble avec lequel je
 » réfléchis sur le tems passé, & la crain-
 » te de l'avenir m'ont d'abord déterminé
 » à prendre ce parti.

» La paresse est une maladie si géné-

» rale, qu'un de vos Discours là-dessus
 » ne peut être que d'une grande utilité
 » au Public. A peine y a-t-il une seule
 » personne qui n'en ait quelque atteinte,
 » & il s'en trouve des milliers sans par-
 » ler de moi, qui perdent plus de tems à
 » balancer laquelle de deux affaires ils
 » expédieront la première, qu'il n'en
 » faudroit pour les expédier toutes deux.
 » Il semble que cela vient de ce qu'ils
 » n'ont pas quelque occupation d'une
 » absolue nécessité, qui serve à mettre
 » les esprits en mouvement, & à les re-
 » tirer de leur léthargie. Si j'avois moins
 » de loisir, j'en aurois davantage ; parce
 » qu'alors mon tems seroit distingué en
 » certains espaces, les uns destinés aux
 » affaires & les autres aux plaisirs. Mais
 » à présent l'indolence l'occupe tout, &
 » je n'ai point de borne qui me guide.
 » Si le tems de quelqu'un étoit renfermé,
 » pour ainsi dire, dans les affaires, com-
 » me un ruisseau l'est entre ses bords,
 » il auroit un cours déterminé ; mais à
 » moins qu'il ne roule ainsi dans quelque
 » Canal ; c'est un abîme d'eau bourbeu-
 » se & dormante qui devient inutile.

» Après la mort de Scanderbeg Roi
 » d'Albanie, les Turcs, qui avoient sou-
 » vent senti la force de son bras dans

» les batailles qu'il avoit gagnées sur
 » eux, s'imagineroient que s'ils portoient
 » un morceau de ses os proche de leur
 » cœur, ils auroient le même courage
 » qui l'animoit lorsqu'il étoit en vie. Il y
 » a si peu d'apparence que je sois utile
 » au monde durant mon séjour ici-bas,
 » que j'ai résolu de faire tout le bien qui
 » me sera possible après ma mort. Dans
 » cette vûe j'ai ordonné qu'on distribue
 » ainsi mes os par esquilles à ceux de
 » mes Compatriotes qui ont trop de feu
 » ou de vivacité. Si tous ceux qui vont
 » à la chasse au Renard en avoient quel-
 » que petit morceau autour de leur cou,
 » ils seroient bientôt amenés à demeurer
 » tranquillement au lit, & peut-être mê-
 » me à n'en sortir qu'avec regret à dix
 » heures du matin. Au lieu de se lever
 » à la hâte dès la pointe du jour, pour
 » harceler un pauvre animal, ils trou-
 » veroient qu'une chaise à porteurs, ou
 » un carrosse fournit la voie la plus dé-
 » sirable qu'il y ait de passer d'un endroit
 » à l'autre. Mes os pulvérisés & pris com-
 » me du Quinquina guériroient d'abord
 » M. Duzaut de l'envie extravagante
 » qu'il a pour la danse, & seroient un
 » spécifique merveilleux pour fixer l'hu-
 » meur inquiète de Mademoiselle Du

» Torrent, qui ne se trouve jamais bien
 » nulle part. En un mot, il n'y a point
 » de Mumie d'Égypte qui fût la moitié si
 » utile dans la Médecine, que le seroit
 » cette poudre, soit qu'on voulût corri-
 » ger les tempéramens fiévreux, ou ré-
 » primer les violentes saillies de la jeu-
 » nesse, ou donner à chaque action le
 » poids qu'elle demande.

» Il n'y a point de panchant, quelque
 » fort qu'il soit, point d'accès de cole-
 » re, ni aucun désir de vengeance, que
 » je ne puisse étouffer. Mais quoique
 » l'indolence agisse avec beaucoup de
 » lenteur, elle ruine le fondement de
 » toutes les vertus. Il vaudroit mieux
 » subir le joug d'un vice plus actif, que
 » de s'exposer à cette rouille de l'esprit,
 » qui donne quelque mauvaise teinture à
 » tout ce que l'on fait. Il n'y a pas plus
 » de risque dans un orage, que dans un
 » calme continuel : Et c'est en vain que
 » nos ames ont les semences de plusieurs
 » bonnes qualités, si nous n'avons pas
 » la force & la résolution de les mettre
 » au jour. La mort égale tout le monde ;
 » & l'indolence, qui en est l'image, ce
 » sommeil de l'ame, ne laisse aucune
 » différence entre le plus grand génie
 » & le plus petit. On a beau posséder

» les plus riches talens , si on les cache
 » & qu'on les tienne enfouis , ils ne sont
 » pas plus utiles au propriétaire , que l'est
 » un monceau d'or à un avare qui n'ose
 » y toucher.

» Demain , demain est toujours le
 » terme fatal auquel je dois remédier à
 » tout ; il vient , il passe , & je continue
 » à me payer de l'ombre , au lieu de la
 » réalité ; sans observer que le seul pré-
 » sent est à nous , que l'avenir n'est pas
 » encore , & que le passé n'est plus , &
 » qu'il ne peut revivre qu'à la maniere
 » des peres dans leurs enfans , je veux
 » dire dans les actions que nous y avons
 » produites.

» Le tems de la vie ne doit pas se
 » compter par le nombre des années ,
 » mais par l'usage que nous en avons
 » fait ; de même que l'étendue du terroir
 » n'est pas ce qui donne la valeur à un
 » bien-fonds , mais plutôt son revenu
 » annuel. Misérables & insensées créa-
 » tures que nous sommes ! nous deve-
 » nons prodigues dans la seule chose où
 » l'avarice seroit une vertu. Il n'y a rien
 » au monde , dont nous soyons plus em-
 » barrassés que du tems , & jamais on
 » n'a cherché tant d'inventions pour quoi
 » que ce soit , comme pour le perdre

» d'une maniere imperceptible , & sans
 » qu'il nous en revienne aucun profit.
 » On accumule sou fut sou avec beau-
 » coup d'ardeur , pendant qu'on dissipe ,
 » avec dédain & sans le moindre
 » égard , ce qu'il y a de plus estimable
 » ici-bas. — Aujourd'hui l'on doit avoir
 » un soin extrême de ne paroître pas
 » scrupuleux dans l'emploi de son tems ,
 » sur-tout si l'on veut passer pour bel
 » Esprit , & si l'on craint la scandaleu-
 » se épithète d'homme pensif & rêveur.
 » Mais les plus grands Génies de tous les
 » siècles en ont eu une toute autre idée.
 » En effet , qui croiroit que *Socrate* &
 » *Demosthene* se perdirent de réputation ,
 » parce qu'ils travailloient assidûment à
 » se corriger de leurs défauts & à culti-
 » ver leurs bonnes qualités ? Tout le
 » monde fait quelle peine il en coûta à
 » *Cicéron* pour acquérir son éloquence.
 » *Senèque* , dans ses Lettres à *Lucelius* ,
 » l'assure qu'il ne s'écouloit pas un jour ,
 » sans qu'il écrivit quelque chose , qu'il
 » lût & qu'il abrégât quelque bon Au-
 » teur. Je me souviens aussi que *Pline*
 » le jeune , dans une Lettre où il rend
 » compte de la maniere dont il em-
 » ployoit son tems , après y avoir mar-
 » qué plusieurs de ses occupations , s'é-

» nonce en ces termes : Quelquefois je
 » vais à la chasse , & pendant que mes
 » domestiques s'exercent à rendre les toi-
 » les , & à préparer tout ce qu'il faut , je
 » sors mes Tablettes , afin de m'occuper à
 » quelque chose d'utile pour mes études ,
 » & que , si je n'attrape aucun gibier , je
 » rapporte du moins au logis quelques nou-
 » velles pensées , & que je n'aye pas la
 » mortification de n'avoir rien pris de tout
 » le jour.

» Vous voyez par-là , Monsieur , que
 » je me rappelle bien des exemples , &
 » que je mets en œuvre plus d'un argu-
 » ment pour me délivrer de l'esclava-
 » ge ; mais dans la crainte que tout cela
 » ne soit inutile , j'attendrai là-dessus un
 » de vos Discours avec d'autant plus d'im-
 » patience , que je ne suis pas le seul
 » qui en ait besoin. Les hommes se cor-
 » rigeront-ils d'un défaut où ils se plai-
 » sent , & qu'ils regardent comme quel-
 » que chose de louable ; soit qu'ils ai-
 » ment l'état d'indolence en lui-même ;
 » ou qu'ils s'imaginent en recevoir un
 » nouveau lustre lorsqu'ils s'éventuent ,
 » & qu'ils paroissent faire sans aucune
 » peine ce qui coûte aux autres une
 » grande application ? Je suis , &c.

Z.

S A M. DU RELACHE.

XII. DISCOURS.

Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.
 Sponsi Penelopæ, nebulones, Alcinoïque,
 In cute curandâ plus æquo operata Juventus.
 Cui pulchrum fuit in medios dormire dies, &
 Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam.

H O R. L. I. Epist. II. 27.

A quoi sommes-nous bons nous autres , sinon à
 boire & à manger ? Semblables aux Amans
 de Penelope ou aux Courtisans d'Alcinous ,
 tous vrais débauchés , qui n'avoient d'autre
 occupation que celle de leurs plaisirs , & qui
 faisoient consister tout leur bonheur à dormir
 jusqu'à midi , & à rappeler le sommeil fugi-
 tif au bruit des Instrumens de Musique.

A U guste , peu d'heures avant sa mort. Du mâu-
 demanda à ses amis qui étoient vais usage
 auprès de lui , s'ils croyoient qu'il eût que la plû-
 bien joué son rôle dans ce monde ; & part des
 sur ce qu'ils lui donnerent une réponse hommes
 digne de son mérite extraordinaire , il font de leur
 ajouta , Permettez donc que je me retire tems.
 avec vos applaudissemens : Expression usi-
 tée par les Acteurs Romains , lorsqu'ils
 se retiroient à la fin d'une Pièce , qu'ils

venoient de jouer sur le Théâtre. Je souhaiterois que chacun, pendant qu'il est en pleine santé, voulût réfléchir sur la nature du rôle où il se trouve engagé, & sur l'idée qu'il laissera de sa conduite à ceux qui viendront après lui. Je voudrois qu'il examinât si ce rôle méritoit qu'il vînt dans le monde pour s'en acquitter, s'il est conforme à la dignité d'un être raisonnable; en un mot, s'il est approuvé dans cette vie, & s'il lui sera avantageux dans le siècle à venir. Que le parasite, ou le goguenard, le satyrique, ou le bon vivant, considère lui-même quel bien il lui reviendra, si l'on dit de lui, après que son corps sera mis dans le tombeau & que son ame jouira d'un nouvel état, que jamais homme de la Grande Bretagne n'a été plus friand, qu'il avoit un talent merveilleux pour tourner ses amis en ridicule, qu'aucun ne le surpassoit à lâcher un trait malin, ou qu'il ne se couchoit jamais sans avoir expédié sa troisième bouteille. C'est à quoi se terminent, avec tout cela, nos Oraisons funébres les plus communes, & les éloges qu'on donne à ceux qui ont eu de la réputation & qui ont fait quelque figure dans le monde.

Mais si l'on jette les yeux sur le gros de notre espèce, on verra que la plupart ne méritent pas qu'on se souviennne d'eux un moment après leur mort. Ils ne laissent aucune trace de leur existence, on les oublie comme s'ils n'avoient jamais été. Ils ne sont regrettés ni des pauvres ni des riches, & les Savans ne s'amuseut pas à célébrer leur mémoire. La société n'en avoit pas besoin, & les particuliers pouvoient s'en passer facilement. Leurs actions ne sont d'aucun usage pour le genre humain, & des créatures d'un ordre très-inférieur auroient pu s'en acquitter tout de même. (d) Un habile Ecrivain François s'exprime quelque part de cette maniere: » J'ai vû souvent,

(d) Je ne sai si mon Auteur Anglois veut parler de M. De la Bruyere; mais dans les *Caractères, ou Mœurs de ce siècle*, p. 451. de l'Édition de Bruxelles en 1693. il y a un trait, qui approche beaucoup de celui-ci, & qui est conçu en ces termes: Il y a des Créatures de Dieu qu'on appelle des Hommes, qui ont une ame qui est Esprit dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre; & toute l'attention est réunie à scier du marbre; cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, & qui passent le jour à ne rien faire; c'est encore moins que de scier du marbre.

» dit-il , de la fenêtre de ma chambre ,
 » deux nobles créatures , l'une & l'au-
 » tre capables de tourner les yeux vers
 » le Ciel , & douées de raison : J'ai vû
 » ces deux êtres intelligens occupés , de-
 » puis le matin jusqu'au soir , à faire
 » glisser deux pierres l'une sur l'autre ,
 » c'est-à-dire , pour me servir de la phra-
 » se commune , à polir du marbre. »

Mon ami le Chevalier *Freeport* nous entretint , hier au soir , à la *Cotterie* , d'un brave Citoyen , mort depuis peu de jours. Cet honnête homme , qui se croyoit de plus grande conséquence , qu'il ne le paroïssoit aux yeux des autres , avoit tenu , depuis quelques années , un journal de sa vie. M. le Chevalier nous en fit voir une semaine , où il y a divers articles , qui ont tant de rapport avec les actions machinales ou inutiles dont je viens de parler , que j'en donnerai ici une copie exacte à mes Lecteurs , après les avoir instruits que le défunt , élevé dès sa jeunesse au négoce , & ne se trouvant pas propre pour les affaires , y renonça dans la suite , & vivoit , depuis bien des années , sur un petit revenu.

Lundi , à 8. heures du matin , je me suis

fuis habillé , & j'ai fait un tour dans la salle à manger.

A 9. heures d°. J'ai attaché mes jarretières , & me suis lavé les mains.

A 10. à 11. heures & à midi. J'ai fumé trois pipes de tabac de *Virginie*. J'ai lû le *Supplément* & la *Gazette journaliere*. Les affaires vont mal dans le Nord. L'opinion de M. *Nisby* là-dessus.

A 1. heure après-midi. J'ai grondé *Rodolphe* pour avoir égaré ma Tabatiere.

A 2. heures , je me suis mis à table pour dîner. NB. Trop de raisins secs au boudin , & point de sain-doux.

Depuis 3. heures jusques à 4. J'ai fait la méridienne.

Depuis 4. jusqu'à 6. Je me suis promené hors de la Ville dans les *Prairies*. Le Vent Sud-Sud-Est.

Depuis 6. jusqu'à 10. J'ai été à la *Cotterie*. L'opinion de M. *Nisby* sur la Paix.

A 10. heures. Je me suis couché & j'ai dormi profondément.

Mardi , jour de Fête , à 8. heures. Je me suis levé à mon ordinaire.

A 9. heures. Je me suis lavé les mains & le visage , fait la barbe , & j'ai pris mes fouliers à double semelle.

A 10, 11. & à midi. J'ai fait un tour de promenade à *Islington*.

A 1. heure. Bû chopine de biere exquisite chez la bonne femme *Cob*.

Entre 2. & 3. revenu de ma promenade, j'ai mangé à diner d'un cuiffot de veau & du lard. NB. Les Broccoli y manquoient.

A 3. heures. J'ai fait la méridienne, à mon ordinaire.

Depuis 4. jusqu'à 6. J'ai été au Caffé, lu les Nouvelles, & bû une tasse de café mêlé avec du thé. Le Grand Vizir étranglé.

Depuis 6. jusqu'à 10. J'ai été à la Cotterie. Discours de M. *Nisby* sur le Grand Turc.

A 10. heures. Révé sur le Grand Vizir. Sommeil fort interrompu.

Mercredi, à 8. heures du matin. L'ardillon d'une boucle de mes souliers s'est cassé. Je me suis lavé les mains & pas le visage.

A 9. heures. Payé le compte du Boucher. NB. Qu'il doit faire bon pour la dernière élanche.

A 10. & 11. au Caffé. Les brouilleries augmentent dans le Nord. Un Etranger coëffé d'une perruque noire

m'a demandé comment alloient les fonds publics.

Depuis midi jusqu'à 1. heure. Promené hors de la Ville. Le vent au Sud.

Depuis 1. heure jusqu'à 2. Fumé une pipe & demie.

A 2. heures. Dîné selon ma coutume. J'ai eu bon appétit.

A 3. Mon sommeil interrompu par la chute d'un plat d'étain. NB. La Cuisiniere devenue amoureuse néglige beaucoup son devoir.

Depuis 4. Jusqu'à 6. au Caffé. Les avis de *Smyrne* portent que le Grand Vizir fut d'abord étranglé & ensuite décapité.

A 6. heures du soir. J'ai été demi-heure à la Cotterie, avant que personne s'y rendit. M. *Nisby* croit que le Grand Vizir ne fut pas étranglé le 6. de ce mois.

A 10. heures, au lit. Dormir sans m'éveiller jusqu'à 9. heures du matin.

Jeudi, à 9. heures. Resté à la maison jusqu'à 2. heures après-midi, pour y attendre le Chevalier *Timothée* ***. Il ne m'a point apporté les intérêts de mon fonds perdu, comme il me l'avoit promis.

A 2. heures après-midi. Je me suis mis

à table pour dîner. Fort peu d'appétit. La bière s'est aigrie. Bœuf trop salé.

A 3. Je n'ai pu reposer à mon ordinaire.

A 4. & à 5. Donné un soufflet à *Rodolphe*. Chassé ma Cuisinière. Envoyé un message au Chevalier *Timothée* *** NB. Je n'ai pas été ce soir-là à la Cotterie. Je me suis couché à 9. heures.

Vendredi. Passé la matinée à méditer sur la négligence du Chevalier *Timothée* ***, qui s'est rendu au logis un quart-d'heure avant midi

A midi. Acheté une pomme toute neuve pour ma canne, & un ardillon pour ma boucle. Bû un verre de bière d'absynthe pour recouvrer mon appétit.

A 2. & à 3. Diné & bien reposé.

Depuis 4. jusqu'à 6. J'ai été au Caffé. J'y ai trouvé *M. Nisby*. Fumé plusieurs pipes. *M. Nisby* croit que le Caffé avec du sucre ne vaut rien pour la tête.

A 6. heures. Je me rendis à la Cotterie en qualité de Bourfier. J'y demeurai fort tard.

A minuit. Après que je fus au lit, il me sembla, dans mes rêves, que je bûvois de la petite bière avec le Grand Vizir.

Samedi. Eveillé à onze heures, j'allai faire un tour de promenade dans les Prez. Le vent au Nord-Est.

A midi. Je fus surpris par une grosse pluye.

A 1. heure après-midi. Revenu à la maison, je fis secher mes habits.

A 2. heures. *M. Nisby* dîna avec moi. Le premier service fut un plat d'os de bœuf pleins de moelle, & le second un groin de cochon, avec une bouteille de vin de chez *Brooks & Hellier*.

A 3. heures. Je fis une trop longue méridienne.

A 6. Je me rendis à la Cotterie. Peu s'en fallut que je ne tombasse dans un égoût. Le Grand Vizir est mort à coup sûr.

Je ne doute pas que mes Lecteurs ne soient fort surpris de voir que notre Journaliste eût tant de soin d'une vie chargée de si petits incidens, & qu'il eût fait si peu de progrès dans la vertu; avec tout cela, s'ils examinent la conduite de ceux qu'ils voyent tous les jours, ils trouveront que la plus grande partie de leur tems se passe à manger, à boire & à dormir. Je ne crois pas qu'un homme

perde son tems , s'il n'est employé dans les affaires publiques , ou engagé dans une suite continuelle d'actions glorieuses. Bien loin de-là , je trouve qu'il est souvent plus utile de pratiquer la vertu en secret & à petit bruit , que de faire des actions d'éclat , & de s'attirer les regards de tout le monde. On peut se rendre plus sage & plus habile par différentes manieres de s'exercer , à l'insu du public ; on peut aussi mériter des éloges , sans fracas & sans ostentation. Je voudrois enfin que chacun de mes Lecteurs se donnât la peine de tenir un Journal exact de sa vie durant l'espace d'une semaine. Ce registre leur apprendroit le véritable état où ils se trouvent , & leur serviroit de guide pour l'avenir. Ils rectifieroient un jour ce qu'ils auroient omis un autre , & ils peseroient mieux toutes ces actions qui leur paroissent indifférentes , qu'ils oublient d'abord , & dont malgré tout cela ils seront obligés de rendre compte.

L.



XIII. DISCOURS.

Aut ad humum mœrore gravi deducit , &
angit.

HOR. A. P. V. 110.

La Nature nous abbat par une tristesse accablante.

Lorsqu'on a entendu le récit de quelque chose de surprenant & de merveilleux , on dit presque toujours que *cela est fort beau , pourvu qu'il soit vrai* ; mais je souhairois de tout mon cœur que la relation que je vais donner , se trouvât fausse , quoiqu'elle soit accompagnée d'une si grande simplicité , & qu'il y ait des traits si vifs & si naturels d'une douleur profonde , qu'elle ne paroît que trop véritable.

M. le SPECTATEUR ;

» Il y a quelques années que je me
» trouvai logée en même maison avec un
» jeune Gentilhomme de mérite : char-
» mée de ses bonnes qualités , je mis tout
» en œuvre pour en acquérir moi-même
» autant qu'il me fut possible. La facilité

E iij